Souvenir Du Mont Royal

Au retour de sa tournée triomphale, à travers notre cher Canada, son Altesse Royale le Prince de Galles fut reçu par Montréal, la métropole Canadienne.

De ce centre, où, il crût mieux faire résonner tous les échos du pays, il lança ces paroles vraiment dignes du futur Souverain de l'empire Britannique : "Il est une question qui me tient au coeur, et qui m'y tient toujonrs de plus en plus á mesure qu'avance mon voyage à travers cette terre Canadienne. Il s'agit de l'union des deux races en votre pays."

"Personne ne peut après une étude approfonbie de votre histoire et surtout après un voyage tel que le mien, ne pas voir que les intérêts des deux races sont semblables par tout le Dominion.',

"Quel sera alors le secret du succès de votre nation ? Je ne "puis hésiter à déclarer que ce sera la liberté de parole et le respect de chacuu pour son voisin."

"J'admire Montréal parce-qu'ici j'ai surtout été touché de l'entente cordiale qui règne entre les deux races."

"Et en effet, la vieille tradition d'un article français dans le primier numéro annuel de notre revue universitaire, n'atteste-t -elle pas cette bonne entente ? Aussi ai-je accepté avec plaisir de continuer la tradition en racontant une petite histoire inédite des premiers temps de Ville-Marie.(Montréal)

* * * * * * * *

"Helène ! veux-tu, sortons hors des murs, et allons dans la montagne cueillir des marguerites pour nous faire des grands colliers ?" "Bien oui ! Jean, courons, vite," réspondit l'interpellée,—une jolie brunette d'âpeine dix ans,—á son petit frère ainé d'un ans. Alors les enfants traversèrent en sautant la petite iue Notre-dame et bientôt, hors des murs, la main dans la main, ils prirent leur essort à travers la prairie et gravirent la pente de la montagne comme de gais lutins. Lorsqu'ils s'arrêtèrent pour cueillir des marguerites, Ville-Marie, toute petite encore, car on était qu'en 1663, reposait à leurs pieds, jolie à voir sous le soleil ardent d'un beau jour de juillet.

Apres avoir cueilli une belle gerbe de ces fluers blanches au coeur d'or, les deux enfants s'apprêtaient à revenir au foyer, lorsqu'un petit oiseau, perché sur un sapin tout près, attira l'attention d'Héllène qui voulut l'avoir ; Jean, toujours prêté à ses moindres désirs, se mit en train de capturer l'oiseau. Ses

efforts avaient été couronnés de succès et il apportait à sa petite soeur, l'objet de ses désirs quand soudain, Oh malheur ! un de ces féroces habitants de la forêt, un sauvage, s'élance de derrière un grand chêne et saisissant la fillette l'encercle brutallement de ses deux bras et s'enfuit sous la feuillée.

Jean, d'abord tout effolé, se ressaisit en face du péril et se mit à le poursüivre, en lui criant éperdument ; " Traitre, Je t'en prie, rends moi mon Hélène," mais comme si la peur de ce fils de peux français, qu'il connaissait si braves, lui donnait encore plus de vigueur aux jambes, l'agile coureur des bois fut vite hors de vue du paurve enfant. Le coeur plein de désespoir il s'arrêta, mais sa voix enfantine continuait, plaintive: "maman, qui dormez la-bàs sous la terre de France, Papa qui sommeillez parmi les héros du Long-Sault, dites-lui de me rendre ma petite Héléne" ....Soudain un faible cri d'agonie le ramena à lui-même, et il s'aperçut qu'il tenait encore, dans sa main crispée à le faire mourir, le cher oiseau destiné à sa soeur. Alors dans sa logique d'enfant, il ne voulut pas ressembler au natif tenant Hélène captive ; sa main se détendit et l'oiseau rendu a la liberte prit son vol dans la direction où le sauvage, emportant sa soeur, courait toujours.

Il vint cueillir une marguerite de la gerbe d'Hélène et rentra en pleurant chez sa tante dans la petite ville où son récit mit tout en émoi.

Petit à petit Jean grandit, puis il entra au Collège des Jésuites de Québec et y fit ses études classiques. Mais de même que le soleil aurait tôt fait de mûrir un fruit resté seul accroché à un arbre dépouillé de ses feuilles, de même la peine eut tôt fait de mûrir Jean.

Un jour qu'il errait dans la montagne livré à une sombre mélancholie, il se trouva tout à coup à l'endroit où s'était déroulé la sombre tragédie. En qulques instants il repassa sa vie.....

Longtemps il avait espéré retrouver Hélène, mais vain espoir jamais il ne l'avait revue, et la désespérance de jamais la retrouver avait envahit son coeur. Aujourd'hui il avait vingt ans : il lui fallait decider quelle carrière il prendrait dans la vie, et comme il s'attardait dans sa rêverie, un petit oiseau sortit du feuillage et prit son vol dans la même direction, où, il avait vu partir sa soeur et l'oiseau d'autrefois. Il suivit longtemps du regard le petit point Gris et lorsqu'il ne le vit plus, il laissa voler son coeur au delà des montagnes bleus, qui ferment l'horizon, à travers des forêts immenses où vivent des milliers de pauvres êtres

attendant la parole de vie. Alors, dans un moment de saint enthousiasme, laissant déborder le trop plein de son coeur, il laissa monter son âme vers les sommets de l'infini sacrifice, et dans le décor indescriptible de la nature, des feuillages verts du Mont-Royal, de ville-Marie qui reposait à ses peids, du fleuve qui se déroulait au loin semblable à un long fil d'or sous le soleil, il jura à la face du ciel d'aller porter la lunière et planter l'étandard du Christ avec l'amour de la France loin, bien loin, au coeur du pays. Il serait missionnaire.....

En effet les ans passèrent blanchissant son front, et pendant que les rivières, les chutes fleuves géants roulaient leurs flots dans les forêts du Nouveau-Monde, le Père Jean versait l'eau régénératrice sur le front de milliers de sauvages, changeant leurs moeurs dépravées et leur brutalité en l'innocence et la douceur des enfants évangéliques.

Un jour on vint frapper à la porte de sa hutte pour une chrétienne, mourante au loin. Il partit et après plusieurs heures de marche arriva dans une bourgade. On le conduisit dans une cabane où il fut tout surpris de trouver une vieille femme blanche, respirant à peine, la figure marquée par de longues souffrances. Un rayon de joie parût sur le visage de la mourante à la vue d'un missionaire. Elle se confessa, reçut les derniers sacrements, puis se mit à lui raconter sa vie, Mais comme sa voix faiblissait le missionnaire se pencha pour mieux l'entendre et ce mouvement ayant fait tomber son bréviaire une marguerite fanée glissa d'un des feuillets. Le regard de la mourante tombant sur cette petite chose, elle eut un soubresaut et fondit en larmes. Le front du missionnaire pâlit, il lui demanda la cause de son trouble ; alors, rassemblant tout son courage la vieille lui dit que la vue de cette fleur lui rappelait l'heure la plus douloureuse de sa vie. "J'étais francaise," dit-elle, "et je n'avais qu'un petit frère. Nous vivions sur une île au milieu d'un grand fleuve. Un jour que mon petit frère et moi étions allés dans la montagne cueillir de ces fleurs," —elle montrait la marguerite, pendant que de grosses larmes coulaient sur ses joues.—"Un sauvage parût tout-á-coup et m enleva brutalement dans ma frayeur je perdis conscience de tout et lorsque je revins à moi j'étais dans un camp de sauvages. Au milieu d'eux j'ai grandie et le chef m'a choisie pour épouse. Ils m'ont toujours bien traitée, mais Dieu sait combien j'ai souffert au souvenir de mon petit frère et...." Elle s'arrêta l'émotion l'étouffait. Le missionnaire lui aussi n'en pouvait plus, c'était

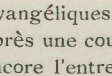
bien elle sa soeur qu'il retrouvait enfin. Se jetant alors à jenoux à son cotè il l'embrassa en lui criant. "Mon Hélène, je suis ton frére Jean." A ces mots la mourante sembla retrouver un peu de vie, un sourir illumina son visage, puis elle lui balbutia en des mots entre coupés : "Prends toujours.....bien soin....de mes enfants des bois...., aime les. ... comme tu m'aimais ..... jadis....labás" puis elle èlendit la main vers le pays de ses souvenirs, et, comme un parfum s'élevant de la forêt son âme s'envola avec les brises.

Jean avait revécu la scène tragique de son enfance : comme le sauvage lui avait jadis enlevé son Hélène malgré son désespoir, maintenant la mort la lui enlevait à son tour malgré sa piene ; seulement, autrefois en l'emmenant cueillir des marguerites il lui avait ouvert les portes de la forêt et de la souffrance, tandis que maintenant il lui ouvrait les portes du jardin céleste et de la félicité.

Il contempla longtemps le cher visage, puis venant dans la porte de la hutte il regarda vers le pays que la main tendue de sa soeur désignait encore.

Le soir montait doucement dans l'ombre, chassant les derniéres teintes rouges á l'horizon. Sans doute elle avait dû souvent, à cette heure où les oiseaux retournent au nid, tourner son regard dans cette direction, et que de fois elle avait dû, quand tout dans forêt s'endort, laisser voler son coeur vers son pays. Pourquoi n'avait elle jamais pû y retourner ? c'était la demande que se posait le missionnaire lorsque le souvenir dn Mont-Royal lui vint à l'idée et il comprit que Dieu l'avait voulu ainsi afin de l'attirer vers les misslons évangéliques, Revenu prés de la morte, il lui joignit les mains et après une courte priére, il lui murmura comme si elle pouvait encore l'entrendre : "Hélène ! plus que jamais je te vengerai en arrachant tes enfants de la forêt à leur barbarie. En t'enlevant ils en ont pris deux, puisque je me suis donné à eux pour toujours."

ANT. G. '21.



At first laying down, as a fact fundamental,
That nothing with God can be accidental.

—Longfellow.